

Julien
Capron

Feux de détresse



C A D R E N O I R

FEUX DE DÉTRESSE

DU MÊME AUTEUR

Amende honorable

Flammarion, 2007

Match aller

Flammarion 2009

J'ai lu, 2011

Match retour

Flammarion, 2011

J'ai lu, 2012

Trois Fois le loyer

Flammarion, 2012

Mise à jour

Seuil, 2017

Points, 2018

JULIEN CAPRON

FEUX DE DÉTRESSE

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

© L'Arche éditeur Paris 1958. *Ivanov* d'Anton Tchekhov.
Traduit du russe par Nina Gourfinkel et Jacques Mauclair

© Éditions du Seuil – janvier 2019

ISBN 978-2-02-139743-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Non, docteur, il y a en chacun de nous trop de rouages, de vis, de soupapes pour que nous puissions nous juger les uns les autres sur une première impression ou deux ou trois indices. Je ne vous comprends pas, vous ne me comprenez pas et nous ne nous comprenons pas nous-même. »

Anton Tchekhov, *Ivanov*, acte III, scène 6

À Sander Rang des Adrets

Vendredi 29 juin

Désormais, ils se souviendraient de tout. Où ils étaient, ce qu'ils disaient, s'ils disaient quelque chose. Des détails s'estomperaient. Mais jamais ils n'oublieraient cette seconde. Le point où leur existence fut tranchée. Réussir. Ou apprendre ces proverbes qui font passer la pilule.

À Whittier, Alaska, l'écran s'alluma dans le noir. Helen se redressa. Battements de paupières. Pieds sur le sol. 3 h 48 du matin. Encore douze minutes à attendre.

La sélection tombait tous les 29 juin, à midi zéro-zéro, Coordinated Universal Time. Depuis dix ans, à cet instant précis, tout ce que la planète comptait d'inventeurs ambitieux, de théoriciens du futur, bref, tous ceux qui croyaient avoir la solution à nos problèmes, retenaient leur souffle.

11 h 49 à Abidjan. Sous l'horloge du réfectoire, Amadou, Amada et Moussa échangèrent un sourire. Ils avaient passé tant de leurs jeunes vies à implorer ces aiguilles. Mais pas plus cette fois-ci que les autres, elles ne voulurent rien entendre. L'air bourdonnait dans la chaleur. Il faudrait attendre onze minutes encore pour avoir le verdict.

The C. Cinquante mille candidats qui présentaient le projet d'une vie. Pensé sous tous les fuseaux horaires, nourri par toutes les cultures, rédigé dans toutes les langues. Un seul impératif : changer le monde. À l'issue d'un premier passage au crible, seules douze propositions étaient retenues pour la compétition officielle. Faire partie de ces douze, c'était déjà la gloire. Mais il n'y avait qu'un seul C-Project de l'année.

Irene avait vu la minute changer sur son téléphone. Puis ses yeux se cognèrent à un rayon de soleil. Elle rajusta ses lunettes noires et se tourna vers ses deux amies qui attendaient comme elle, les pieds posés sur la table, sur ce petit balcon de la banlieue d'Alicante. En dessous, la Méditerranée scintillait. Dans dix minutes exactement, les trois Espagnoles apprendraient peut-être qu'elles n'auraient plus jamais de vacances.

Les porteurs des douze projets sélectionnés étaient invités à suivre une semaine de préparation en vue de l'événement capital : le C-Show, soirée télédiffusée où on élisait le vainqueur. C'était un des événements les plus regardés de la planète. L'ensemble était organisé par le leader mondial de la sécurité informatique : loK. Cette multinationale était plus puissante qu'un État. C'était si vrai qu'elle avait décidé de s'affranchir de toutes les tutelles traditionnelles. Son légendaire fondateur et cerveau, Eduardo Sanchez Garcia, dit Duardo, s'en était assuré grâce à une idée qui avait inscrit loK dans l'imaginaire collectif et donné à l'entreprise, comme au concours qu'elle organisait, une aura légendaire.

Une salle de bains où s'émiettait la peinture, à Recife, État du Pernambouc. Il était 7 h 51 quand les jambes de Rafael

cédèrent. Il parvint à s'asseoir sur le rebord de la baignoire. Sa vue se troubla. Une mauvaise sueur glaça son front. Le mal était revenu. Rafael pensa à ses filles. Rafael s'accrocha à son rêve pour tenir. Et s'ils étaient sélectionnés dans quelques minutes ? Et s'il pouvait les rendre riches juste avant de partir ?

Eduardo Sanchez Garcia avait grandi à Miami, dans le quartier de Little Havana. Fils d'un patron de bar, excellent meneur de jeu au basket, il avait décroché une bourse à l'Université Texas Tech. Là, il s'était révélé encore meilleur dans le cryptage informatique que dans le shoot à trois points. Il obtint brillamment son diplôme et revint en Floride installer sa start-up de solutions antivirus dans la paisible ville de Fort Lauderdale : loK.

Ce qui se passa ensuite peut se résumer en une phrase : c'est loK qui fut l'instigateur de ce qu'on a appelé l'Incroyable Floride, soit une Silicon Valley de la côte Atlantique. Mais le pionnier de cette ruée vers l'Est devait être le premier à rebrousser chemin.

Le gouvernement des États-Unis, et plus particulièrement la National Security Agency, commença en effet à trouver anormal qu'un citoyen américain refuse de livrer des clefs de cybersécurité qui auraient permis à son gouvernement d'abattre ceux qui lui voulaient du mal. Il faut dire que plus on avait des activités sensibles, plus on avait recours aux services de loK.

Le conflit devint public, des camps s'hystérisèrent. La tuyauterie fiscale de Duardo, comme on l'appelait, commença à susciter l'intérêt du fisc fédéral. Très vite, une conclusion s'imposa au brillant entrepreneur : on ne peut à la fois se consacrer à la sécurité d'un réseau universel et rendre des comptes à une nation.

Les trois petits verres s'entrechoquèrent. Ichiro se laissa aller à rire. Il eut envie de desserrer sa cravate. Il faisait chaud dans la gargote de Tokyo où ils avaient pris place. C'était l'heure du dîner. Natsume et Sabura attendaient d'être resservis. Ichiro les contenta de bon cœur. Comme il le souhaitait, ils étaient réunis tous les trois à l'approche de l'heure fatidique. Et ils trinquaient au whisky à la mémoire de leur maître.

Duardo aimait raconter comment il avait eu la révélation. Il faisait son jogging sur la plage. Des maisons colorées défilaient dans son dos. Les vagues battaient dans ses oreilles. Il s'était arrêté soudain, le dessein formé dans son esprit. Ils allaient être libres. Enfin. Larguer les amarres.

Le lendemain, il faisait pleuvoir sur ses équipes un torrent de métaphores marines. Sous la déferlante se cachait un plan grandiose : délocaliser loK sur l'océan.

Paige poussa plus fort sur les pédales. Son GPS indiquait cinq minutes trente secondes pour parvenir à la galerie de Hackney où elle devait livrer les deux soupes aux algues et les trois sandwiches au chou rouge qu'elle portait dans sa besace isotherme. Le résultat serait connu dans sept minutes. Elle aimait autant être tranquille au moment où ça tomberait et pas coincée dans le trafic de Londres à aspirer du tuyau d'échappement. Le pire, ç'aurait été de se retrouver en pleine causerie avec le client. Mais le cas était de plus en plus rare. Les gens faisaient de leur mieux pour croire que leur déjeuner se matérialisait devant eux par magie et ils tenaient de moins en moins à s'appesantir sur les jeunes livreurs à vélo qui autorisaient ce miracle. Elle accéléra, grilla un feu mais elle calcula mal la distance et sa route fut coupée par un

flux soudain de voitures. Paige lâcha un juron et fut bien obligée de freiner.

Duardo avait décidé d'embarquer son entreprise sur un de ces immenses paquebots de croisière qui sont de véritables villes flottantes.

L'opération prit deux ans. Il fallut mettre en place une logistique titanesque. Où que soit le navire, loK devait pouvoir proposer ses services à la totalité de la planète. Cela signifiait lancer son propre satellite, installer une immense ferme de serveurs dans la coque du navire et embarquer une centrale électrique de dernière génération à bord. Sans oublier tout le nécessaire pour faire vivre ensemble sur la mer les trois mille employés de l'entreprise, leur famille, et les quelque mille membres du personnel et de l'équipage.

Sur le plan humain, il fallut laisser partir les salariés qui ne voulaient pas de ce mode de vie radical et embaucher leurs remplaçants. Le projet commençait à s'ébruiter, les candidatures affluèrent du monde entier. Il ne resta bientôt plus qu'un détail à régler : trouver le bateau.

Silje finit sa bouteille format sport en une longue gorgée. Elle sentit l'eau glisser délicieusement dans son corps, sans savoir s'il s'agissait d'une sensation réelle ou d'une image mentale imprimée par la publicité.

– C'est tombé ?

Eirik avait passé la tête dans son bureau. Silje lui fit signe d'entrer et Eirik fit peser dans la pièce les ondes de ses deux mètres et de son torse de bûcheron. Ils se voyaient moins ces derniers jours. La faute, probablement, à cette nana d'à peine vingt ans avec laquelle Eirik sortait, paraît-il. Ça ne regardait pas Silje mais le fait est qu'il arrivait le matin de plus en plus chiffonné. On avait pourtant besoin de lui pour

faire tourner le petit cabinet d'architectes qu'ils avaient ouvert avec une troisième associée dans le centre d'Oslo. Silje faillit faire remarquer à Eirik qu'il n'avait qu'à regarder sa montre pour savoir où on en était. De toute façon, pourquoi en parler ? Douze chances sur cinquante mille... C'était absurde. Mon Dieu, il fallait voir les choses en face. Elle était bel et bien stressée. Sous l'œil rieur d'Eirik, Silje tâcha d'arrondir son humeur. Elle se contenta de répondre :

– Plus que six minutes.

L'*Excelsior*. Un paquebot transatlantique de trois cent quarante-cinq mètres de long, haut comme un immeuble de vingt-trois étages, capable de tenir vingt-sept nœuds de moyenne et abritant des cuisines où cent cinquante personnes pouvaient préparer de front quinze mille repas par jour. À sa sortie des chantiers de Saint-Nazaire, il était ce qu'on faisait de plus luxueux et de plus évolué technologiquement sur les mers ; le joyau d'un géant des croisières touristiques, avec cinq piscines, deux salles de bal, deux spas, un théâtre, un casino, un court de tennis, un héliport... Duardo fit tout refaire. L'*Excelsior* devint dès lors le siège d'entreprise le plus cool au monde.

– Un petit sourire, s'il vous plaît.

Riwan se serra contre Nadia, qui se recula pour être sur la même ligne que Lounis. Dans le boîtier du photographe, les pixels fixèrent le visage du Liban d'aujourd'hui : une chrétienne, un sunnite, un chiite, bras dessus bras dessous sous les lambris de l'hôtel Orient et qui attendaient ensemble les résultats de leur candidature à un concours high-tech. Plus question de croyances, du passé, des rancœurs. Oubliées les violences trop graves pour ne pas en susciter d'autres.

La presse avait demandé à relater le moment où ils apprendraient le résultat, afin de raconter leur belle histoire, quelle que soit l'issue. On voulait les montrer en exemple à un peuple qui avait du mal à croire que l'union fait la force.

Le jeune reporter du *Soir* vint sourire au petit groupe et leur glissa :

– On va savoir dans cinq minutes !

Nadia, Lounis et Riwan se regardèrent. Confus d'avoir fait naître un espoir qu'ils étaient sûrs de décevoir.

Seize mois furent nécessaires pour transformer l'ancien palace sur mer en une multinationale du futur. Les cabines furent repensées pour loger des familles avec enfants. La petite école du bord s'agrandit pour accueillir des centaines d'élèves, de trois à dix-huit ans.

Les open spaces remplacèrent les salles de bal. Deux piscines furent conservées mais les autres furent asséchées et leurs emplacements transformés en salles de réunion. La nourriture aussi fut reconsidérée. On garda les cinq restaurants d'origine mais on adapta leurs spécialités au goût du jour. Désormais, le végan et le sans gluten jouèrent les premiers rôles. De nouveaux chefs furent embarqués pour travailler les tonnes de fruits et légumes consommés quotidiennement, dont la fraîcheur était garantie par un renouvellement des stocks à l'escale chaque semaine. En plus de ces tables, toutes d'excellente qualité, il y avait une boîte de nuit, un pub à bières et un lounge spécialisé dans les cocktails.

Les premières années, on pouvait se déplacer librement à bord. Mais l'*Excelsior* était un lieu dédié à la productivité et à ce titre, on dut y établir quelques garde-fous. Le principal fut la création d'une carte individualisée, qui limitait, par exemple, les accès à certains lieux pendant les heures de travail. Cette carte était le prix à payer pour faire partie

de l'aventure et arborer sur son CV le nom d'une des entreprises les plus prestigieuses au monde. C'était aussi une façon de protéger la santé des passagers dans un espace clos qui pouvait faire passer l'habitude d'une vie saine et de l'exercice. Ainsi, les calories consommées dans les dernières vingt-quatre heures et des informations de santé précises y étaient stockées. Par ce biais, l'équipe médicale pouvait priver une personne de nourriture grasse ou d'accès aux coins fumeurs. Les médecins avaient en outre un hôpital complet à leur disposition où ne manquaient ni une IRM ni une salle d'opération tout équipée.

En dehors des prescriptions thérapeutiques, c'est Duardo qui décidait des règles et des lois appliquées à bord, en concertation avec le conseil de l'*Excelsior*, où il siégeait avec les représentants des employés de loK, du personnel et le commandant du bateau. Au cas improbable où le système de limitation d'accès lié aux cartes individualisées ne suffirait pas à maintenir l'ordre, il existait une milice, les polos jaunes, tirée au sort chaque semaine parmi les passagers.

L'assistante s'effaça avec un sourire. Encore quelques pas et Lam ferait face à ses supérieurs de l'Institut polytechnique d'Hô Chi Minh-Ville. Ils allaient reprendre son bilan point par point. Les crédits dépensés, le nombre d'élèves diplômés, l'impact en termes de publication et de réputation au sein de la communauté scientifique. Lam savait qu'elle n'avait aucune chance. Sa chaire d'économie de l'énergie serait supprimée dès ce soir.

Déjà, elle voyait luire le crâne des mandarins sous les néons qui leur donnaient un teint encore plus blafard. On avait gardé l'ameublement de la période communiste. Tout skaï et contreplaqué. Derrière les fenêtres, c'était le début de soirée.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2019. N° 139740 (00000)
Imprimé en France

